

Sarah Supplisson

# SEVEN

## *1. FORSAKEN*

## Prologue

Les premiers rayons écrasants du soleil s'infiltrèrent timidement à travers les quelques amas de béton encore debout que forment ma maison, laissant entrer une pénible et étouffante chaleur, même un matin d'hiver. Peu à peu, je sens ma peau, que j'ai pris le risque de laisser hors de la couverture, se dorer sous la lumière jaune et une sensation de brûlé envahir l'épiderme de mes avant-bras. Prenant une longue inspiration, je m'étire de tout mon long et viens couvrir la totalité de mon matelas. Mes muscles se détendent et la pression qui les crispe se dissipe presque instantanément. Après un coup d'œil furtif dehors, je me prépare, le soleil n'est pas encore totalement levé et je suis dans les temps.

J'attrape les maigres tissus du rideau et couvre les fenêtres pour empêcher la lumière de transformer la pièce en un sauna naturel. Certes, on n'y voit plus grand-chose, mais c'est mon seul moyen de me tenir à l'écart du soleil tant que je le peux encore. C'est ainsi chaque matin, je guette le ciel à la recherche des premiers rayons, et me munis d'une bonne couche de vêtements et d'une paire de bottes, puis pars à la recherche de nouvelles provisions. C'est le moment idéal pour faire les emplettes, car plus les heures passent, et plus il est risqué de s'aventurer dehors.

Jadis, cette intense lumière était porteuse de la promesse d'une belle journée sans nuages ; aujourd'hui elle est annonciatrice de sécheresse, de fléaux et de morts. Nous vivons cette situation depuis longtemps, trop longtemps selon moi. Terminée la douce et paisible chaleur présente l'été, celle qui égaie vos journées et vous berce le soir. Cela n'a plus rien à voir avec cette époque-là. La chaleur d'aujourd'hui est étouffante, écrasante, nocive. Pas seulement pour l'homme. Les maisons, la végétation, les routes et les villes, une grande partie a été brûlée

par le soleil. Les champs se sont transformés en amas de tiges sèches, l'eau potable se fait rare, si bien que l'infection du reste des terres d'eau a fait disparaître de nombreux animaux marins et volatiles. Une Terre réduite à néant. Certains journalistes donneraient sûrement pour explication que nous faisons face à une crise thermique effroyable, marquant la probable fin de l'existence humaine, ou du moins son amorce, et d'autres hypothèses encore plus folles qui vous font chavirer un peu plus vers la folie au rythme des degrés. De toute façon, ce n'est pas leur charabia scientifique qui risque d'arranger les choses.

Depuis de longs mois, nous subissons à échelle montante ce calvaire. Vivre enfermée, sortir uniquement pour trouver des ressources encore viables que le soleil n'aurait pas réduites à de vulgaires miettes, guetter la moindre parcelle d'ombre. Voilà à quoi l'espèce humaine est cantonnée. Les crises alimentaires s'accroissent, la famine sévit et les morts se succèdent. Et que devient une population affamée ? Elle révèle la véritable nature de l'être humain, celle qui le pousse à aller dans ses retranchements les plus sombres pour survivre. En fait, cela ressemble à ces émissions de survie que l'on regardait quand les télévisions fonctionnaient encore, où les concurrents se battaient ensemble avant de se trahir, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Sauf que c'est devenu la réalité, et que vous ne pouvez compter sur personne d'autre que vous-même.

S'il l'on devait dresser une liste des pertes humaines et matérielles, certains vous parleraient de fin du monde. De mon point de vue, je trouve cette notion définitivement trop stupide, insensée, et abstraite. Pourtant, de plus en plus de personnes s'obstinent à croire en elle et deviennent alors de toutes autres personnes, prêtes à tout pour survivre, de véritables machines à tuer. Quand on parle de fin du monde, on pense d'abord aux météorites qui s'écrasent sur notre planète, aux volcans qui engloutissent des villages entiers, aux tsunamis qui noient sans pitié les villes ou encore aux tremblements de terre. Mais on

oublie parfois que l'humain lui-même est un danger pour sa propre survie, bien plus mortel que n'importe laquelle des catastrophes naturelles. Les politiciens en sont les premiers exemples : ils vous rassurent en commençant par vous demander de garder votre calme, tout en assurant que les informations transmises sont erronées, et bien qu'en cas de réel danger chacun doit se montrer altruiste envers autrui. Bien sûr, ça, c'est juste avant qu'ils nous laissent crever dehors pendant qu'eux se réfugient dans des bunkers blindés. Personne n'est parfait, comme on dit !

Tuer ou voler est devenu rapidement une habitude, un acte naturel. Fini l'idéal altruiste où l'humain doit sauver son prochain, la situation n'est plus la même. C'est chacun pour soi. Au fond, je trouve cela ridicule et décevant. Il aura fallu l'apocalypse pour que l'être humain dévoile sa véritable nature.

Je me suis étonnée à plusieurs reprises de la tournure que prenaient nos relations familiales ou amicales. En théorie, un événement douloureux ou tragique est censé vous rapprocher, solidifier vos liens, nous faire comprendre que nous n'avons pas à supporter cette tristesse seul. Alors pourquoi est-ce que chacun s'est mis à tourner le dos à l'autre ? Pourquoi du jour au lendemain votre meilleur ami est-il devenu ennemi de votre propre survie ?

Personne ne s'est véritablement préparé à la fin du monde. Qui aurait pu ? On est rarement prêt à faire face à ce genre d'événements qui ne dépasse jamais plus loin que la ligne de notre imagination, ou des films catastrophes en rediffusion sur la télévision. On dit que les croyants de cette folie ne sont que fous et malades, des « dégénérés » dont nous cherchons à éviter le regard, avant de finir par succomber à notre tour à une paranoïa mortelle, force est de constater qu'ils avaient raison. Après tout, les dinosaures ne s'étaient pas préparés à mourir avant qu'ils ne soient confrontés à la catastrophe.

On distingue alors trois catégories de personnes : la première, celle qui y croit, souvent composée de scientifiques et des fameux fous qui s'agitent dans tous les sens pour rejoindre un bunker prévu à cet effet, alors que la seconde catégorie rit au nez de la première en se croyant bien plus maligne que les « faibles d'esprit », comme ils aiment à les surnommer. Au fond, les deux n'ont pas tort. C'est plus facile de ne pas se rendre à l'évidence tout en prenant soin de faire des réserves de provisions, juste au cas où il faudrait se mettre en hibernation forcée. Je fais malheureusement partie de la troisième catégorie, trop lâche pour agir, attendant la fin. Ma survie se limite seulement à esquiver chaque jour la mort, les survivants enragés, et à me nourrir tant que la Terre me le permet encore.

Je me souviens encore des longs moments passés devant ma télévision, à la recherche d'un feuilleton sympathique ou d'un de mes dessins animés préférés, n'importe quoi d'autre qui n'était pas en rapport avec l'apocalypse qui se déroulait dehors. C'était beaucoup plus facile de se mettre un voile sur les yeux, pour beaucoup d'entre nous, je suppose. Mais un peu plus tard, le réseau électrique a été coupé. Même ça, la fin du monde me l'a enlevé.

Il y a quelque temps, j'ai croisé un sans-abri dans la rue. Il portait un vieux gilet en laine vert, il avait une barbe mal rasée et son sourire laissait entrevoir des dents sales. Le type brandissait à chaque passant une pancarte improvisée, un bout de carton où il avait écrit : « La fin du monde approche ! ». Il n'arrêtait pas de nous ordonner de nous mettre à l'abri le plus vite possible. Ce jour-là, je n'ai pas pu m'en empêcher, j'ai ri nerveusement. C'était un fou, un « faible d'esprit ». Du moins, je le regardais comme s'il l'était. Chaque jour je le revoyais au même endroit, à la même heure, tôt vers l'aube jusqu'à ce que les rayons deviennent trop intenses pour rester dehors. Quelques jours après, alors que je me repassais en tête son discours plus qu'encourageant, seule sa pancarte reposait par terre.

Malheureusement, ce n'était pas le seul à avoir disparu, car les rues se vidaient peu à peu de ses passants. Il était devenu évident que tout le monde préférerait rester en sécurité dans sa maison, plutôt qu'à l'extérieur, devenu trop dangereux.

Parfois, je regrette mon ancienne vie. Cela m'arrive d'y repenser, bien que je m'y autorise rarement. Dans ces moments-là, je me dis que la situation aurait pu prendre une autre tournure que celle-ci, que si nous avions été tous solidaires, au minimum mieux préparés, plus de gens auraient pu s'en sortir. Quand j'ouvre à nouveau les yeux et que je regarde le carnage à l'extérieur, les cadavres dans les rues, des draps blancs entassés au fond des jardins ou dissimulés dans le sol avec une croix blanche ornant leur tombe, l'ambiance de mort qui règne dans chaque coin de rue, je me dis que tout ceci ne peut pas être réel. Comment a-t-on pu en arriver là ? Puis, je revois ces pauvres personnes déambulant tels des morts-vivants, attirés par l'odeur de nourriture, et je me dis que j'avais tort, que la chute était inévitable. Un seul pas sépare l'homme de la bête. Une fois le cap franchi, l'instinct prend le dessus sur la raison et la survie n'est plus un choix, elle devient une nécessité.

Par chance, l'heure n'est pas encore à sa fin. Après de longs et pénibles mois d'attente, le gouvernement de Kinston, devenu l'unique d'Amérique du Nord, a pris une décision. Folle, audacieuse, risquée. Mais une décision révolutionnaire. Aujourd'hui même est organisé le Départ, celui qui nous guidera vers notre nouvelle destinée, plus sûre et assurée. Parce que, mourir cramée comme une brochette sur un barbecue, il y a mieux comme mort !

Je me suis toujours demandé ce que cela ferait de voyager en dehors de la Terre. C'est vrai, nous n'avons jamais connu rien d'autre que ces larges horizons où terres et mers cohabitent. J'ai toujours été curieuse de ce qui m'entoure, et cette solution me permettra de réaliser enfin mon rêve. Même si nous ne sommes pas garantis d'arriver à destination, malgré les paroles rassurantes

de Kinston, c'est le prix à payer pour fuir cette ville hostile. Et puis de toute manière, je ne ferai pas le voyage seule.

Quelqu'un tambourine soudain à la porte. Ce doit être Ruddith, je songe. Ruddith Carter est ma meilleure amie mais aussi mon accompagnatrice pour cette folle excursion, si l'on peut l'appeler ainsi. Même si elle avait un festin de nourriture devant elle, elle choisirait de le partager avec les autres en dépit de sa propre faim. En temps normal, un survivaliste se serait battu avec vous, aurait récupéré les provisions pour les agiter sous votre nez et, en prime, pour ajouter à sa cruauté, vous aurait assommé pour être certain que vous ne lui barreriez pas la route par la suite. Voilà ce qu'est devenue la vie sur Terre. Pas étonnant que je veuille à tout prix m'en échapper...

Je vis seule depuis que ma famille est morte, il y a trois mois de cela. Ruddith est pour ainsi dire mon unique famille. J'ignore comment je suis parvenue à survivre, je crois que je voulais à tout prix m'accrocher aux souvenirs de mon ancienne vie. Mes parents, eux, ont renoncé peu à peu à ce choix au fil du temps. Je me suis démenée pour les maintenir en vie, les nourrir avec les provisions que je trouvais ou celles qu'il m'arrivait de voler. À l'évidence, ils avaient déjà pris leur décision. J'ai mis un moment à m'en remettre, mais j'ai fini par comprendre. Qui voudrait vivre sur une Terre de moins en moins viable ? C'est devenu l'enfer, tout simplement.

Je me dirige vers la porte d'entrée et tourne la poignée branlante qui manque de se briser sous la faible pression de ma main.

— Tess ! s'exclame Ruddith en me sautant au cou.

Je laisse échapper un hoquet de surprise, avant de resserrer l'étreinte entre nos deux corps. Je devrais être habituée à ce genre d'accueil, pourtant je me laisse toujours autant surprendre. En plus de savoir partager, Ruddith est une personne

joyeuse qui peine à tenir en place. Je me demande comment elle a réussi à survivre dans ce nouveau monde.

Le soleil, qui a gagné du terrain dans le ciel, illumine ses cheveux de couleur miel, lui donnant un air d'ange avec ses taches de rousseur et ses yeux vert émeraude. Elle n'a pas changé d'un poil. Pourtant, en une semaine, mon état physique s'est modifié : mes cheveux bruns ont poussé, mes yeux noisette se sont éclaircis, et la peur a durci mes traits.

\_\_ Ruddith ? je peine à articuler.

\_\_ Oh, oui ! Pardon.

Elle se retire pour me laisser reprendre ma respiration et me décoche un petit rire amusé face à ma mine renfrognée. Ruddith entreprend une courte marche dans la maison. Le couloir débouche sur un salon pas très large de taille qui me sert de pièce principale, puisque l'unique étage est condamné. Ruddith fait rapidement le tour et me rejoint finalement.

\_\_ Sérieusement, il faut que tu songes à me donner ton astuce pour être autant en forme le matin, et avec un temps pareil !

Elle hausse les épaules.

\_\_ C'est parce que je suis stressée pour aujourd'hui, se défend-elle. Mais je suis surtout excitée, alors ça compense. Enfin, tu sais comment je suis !

\_\_ Oui, je confirme avec un petit rire, un peu trop même !

Je me détourne doucement d'elle, sentant ses yeux verts analyser mes émotions. Je déteste quand elle fait la psychologue avec moi, je n'ai pas pour habitude de mettre des mots sur ce que je ressens. Bon sang, faites qu'elle ne me pose pas la question... Elle ne ferait pas ça, non ?

\_\_ Et toi ? Est-ce que tu es prête pour le Départ ?



D'accord, elle l'a fait. Je soupire intérieurement et tente de bafouiller une réponse dans l'espoir qu'elle n'insiste pas plus.

— Pareil, je mens. Je crois que la Terre va me manquer, tu sais, je n'ai connu que ça.

— Je croyais que tu rêvais d'aventures ? s'étonne Ruddith, sans se démunir de son engouement légendaire.

— Oui ! Bien sûr. Mais cette fois c'est un sacré engagement.

Ruddith se met à grimacer face à ma réponse, alors je m'empresse d'ajouter avec un large sourire :

— Mais j'ai l'incroyable chance que tu sois là pour m'occuper pendant ce long et interminable voyage !

— Tu es certaine d'être en capacité de me supporter ? me dit-elle avec une moue perplexe.

— Bah, je n'ai pas tellement le choix je suppose !

Ruddith me donne un coup à l'épaule, ce qui renforce mon sourire. Cette dernière m'annonce qu'elle m'attend à l'extérieur et me menace d'employer la force si je traîne trop. J'écoute à peine la dernière phrase qu'elle me lance et embrasse une dernière fois du regard ma maison. Tous mes souvenirs ont été bâtis ici, mon enfance, mes parents, mes rencontres. J'ai la chance unique de pouvoir en forger des nouveaux sur la planète viable découverte par les scientifiques engagés par Kinston. C'est là qu'ils nous envoient. Lorsque cette opération a été mise en place, prématurément réfléchi avant la découverte de cette nouvelle planète, la NASA a été chargée de construire un vaisseau capable d'accueillir une partie de la population américaine. La nature s'est elle-même chargée de garder quelques places. Un voyage d'une durée de quatre à six mois est entrepris, si tout se déroule normalement. Rassurant, n'est-ce pas ? Le gouvernement a donné ses initiales à la station qui nous

accueillera : KG. Je sais, c'est assez prétentieux de leur part ! Je suis d'accord.

Aussi excitant que ce voyage puisse paraître, je sens un élan de nostalgie me gagner. Je crois que je n'avais pas réalisé jusqu'ici à quel point la Terre allait réellement me manquer. J'y suis née et j'y ai vécu dix-sept merveilleuses années auprès de ma famille et de mes amis ; mais c'est du passé maintenant. Je dois avancer, continuer à vivre. C'est ce qu'auraient souhaité mes parents, en tout cas...

— Allez, bouge-toi un peu ! m'intime Ruddith en me tirant vers la foule. On va finir par être en retard !

— Si tu ne donnais pas l'impression de courir un marathon, j'arriverais sûrement à te suivre ! je rétorque.

Ruddith lève les yeux au ciel mais ne ralentit pas sa course folle vers le vaisseau, tandis que j'essaie de reprendre ma respiration. Sur le chemin, je prends à peine le temps de contempler l'étendue bleue qui nous surplombe. Je me demande si le ciel sera aussi bleu là-bas, et si je pourrai observer les milliards d'étoiles qui l'animent la nuit. Si cela se trouve, il y fait encore plus chaud...

Il faut vraiment que j'arrête de me mettre des idées noires dans la tête.

J'accélère la cadence en veillant à ne pas chuter sur les gravillons de terre sèche. Par chance, le lieu de l'Embarquement se situe sur un terrain dégagé aux portes de la ville, sur une plateforme sécurisée spécifique qui ne devrait pas trop laisser de marques autour d'elle. Je me demande combien de personnes seront présentes. Suite à la situation de crise mondiale, de nombreuses guerres civiles ont éclaté dans chaque pays laissant ces derniers en ruine, la paranoïa et la colère ont eu raison de nous tous, et depuis que nous ne pouvons plus communiquer avec les autres ils doivent probablement ignorer ce que nous

nous apprêtons à faire. À moins qu'ils n'aient eu la même idée...  
Quoi qu'il en soit, ceux qui habitent les villes voisines ont dû se lever tôt, à mon avis !

— Tu crois que Shailee et Parker sont déjà arrivés ? je demande à Ruddith.

— Je crois les apercevoir là-bas, répond-elle en désignant deux silhouettes au loin. ( Elle se met à crier ) Eh, les gars !

— Arrête ! Super. Tout le monde nous regarde maintenant !

— Alors profite-en pour faire ta star au lieu de râler, plaisante-t-elle en m'envoyant un clin d'œil.

Elle n'est pas croyable. Je déteste avoir tous ces yeux inquisiteurs braqués sur moi.

Tandis que je fusille Ruddith du regard, Shailee et Parker quittent leur position dans la queue pour nous rejoindre. Après cette annonce on ne peut plus remarquable, nous avons été faciles à repérer parmi l'attroupement massif d'habitants autour du vaisseau. Shailee me salue d'un léger câlin, suivi par Parker qui m'enlace à son tour, son odeur ambrée emplissant un peu plus mes narines.

— Bon sang, tu deviens vraiment trop grand pour moi ! je lui fais remarquer, forcée de me mettre sur la pointe des pieds.

— Ce n'est pas ma faute non plus si tu es une naine, me nargue-t-il. Je ne suis pas sûr que la nouvelle planète parvienne à te faire gagner quelques centimètres...

— Haha, ton humour, lui, semble être resté à l'échelle de la maternelle en tout cas !

— Ça suffit vous deux ! intervient Shailee. Vous n'allez pas déjà vous battre alors que le voyage n'a même pas commencé ?

— Ce n'est pas moi c'est elle, se défend Parker en me pointant comiquement du doigt.

J'éclate de rire en lui donnant un coup d'épaule et rassure Shailee d'un sourire, ce qui semble vaguement la convaincre. Elle replace en arrière sa longue tresse noire qui doit bien lui arriver au milieu du dos. Je les ai connus, elle et Parker, lors de ma première année de lycée. Ils étaient facilement repérables à cause de leurs querelles incessantes. C'est durant l'une d'elles qu'ils sont venus vers moi afin que je puisse départager lequel des deux était le plus drôle. J'avais évidemment répondu que je les battais à plate couture, ce qui les a fait rire. Ils ont tout de suite su me mettre à l'aise avec leur bonne humeur et leur sens de l'humour assez unique.

Nous avons très vite formé un quatuor solide et très proche, bien que je connaisse Ruddith depuis plus longtemps. C'est comme ma petite sœur, nous avons tellement partagé toutes les deux. Elle aussi a perdu ses parents et son petit frère Noah, il y a un mois seulement. Notre soutien mutuel est ce qui nous a permis de ne pas basculer. Lorsque votre propre famille vous quitte et que vous êtes la seule à assumer le poids de votre survie, tout en assistant de façon impuissante à la mort lente de la planète, c'est très dur de ne pas tomber du mauvais côté de la barrière. J'ai de la chance d'être encore en vie.

— Vous êtes prêtes pour le grand jour ? demande Parker, d'un ton qui ne cache pas son excitation.

— Bon sang, pourquoi est-ce que tout le monde pose cette question ? je bougonne, agacée.

— Désstesse Tessa ! Ça va bien se passer, ok ? C'est... c'est comme quand tu prends l'avion, tu vois ? m'explique-t-il.

Je le dévisage soudainement.

— Tu oublies sûrement que je n'ai jamais pris l'avion.

— C'est vrai. J'avais oublié que tu étais toi.

— Eh ! je m'exclame en lui frappant l'épaule du poing.

Ruddith et Parker sont hilares. Même Shailee s'autorise un sourire discret. Si je n'ai même plus son soutien... Je sens que passer le voyage avec ce type risque d'être abominablement long !

Nous réintégrons de nouveau la file divisée en plusieurs bandes et sections. Les hommes et les femmes ne sont pas séparés, mais les enfants, adolescents et adultes ne partagent pas la même rangée. Je plains les autres familles. Au moins, je n'ai pas l'angoisse de laisser un proche seul et sans repère dans une mare d'inconnus, et j'ai mes amis avec moi.

Notre file doit faire une trentaine de mètres, d'après mes estimations. Des gardes doivent nous marquer au poignet afin de pouvoir nous répartir dans nos différentes cellules situées dans le vaisseau. Puis, une fois installés, ils nous passeront une tenue réglementaire et nous attribueront un numéro. Je ne vois pas trop l'utilité de cette règle, mais bon, les règles sont les règles !

Avant ce jour, personne ne savait à quoi ressemblait KG, du moins qu'abstraitemment. J'ai autrefois regardé pas mal de films sur les vaisseaux spatiaux, et je dois bien avouer que celui-ci est impressionnant. Une masse métallique sur pattes, dont l'imposante structure se devine. De grandes fenêtres rectangulaires conçues pour résister dans l'espace, nous permettront d'observer l'immensité de l'univers et la Terre qui nous avait jadis accueillis. Le voyage promet d'être long. D'après ce que j'ai entendu dire, certains ont déraciné quelques-unes de leurs plantes pour les emporter avec eux, et envisagent même de les replanter dans la grande pièce commune du vaisseau, histoire de garder un souvenir de notre planète, une preuve de notre présence sur celle-ci.

À l'arrière du vaisseau où les parois sont plus épaisses et plus lourdes, sont installés de puissants réacteurs qui permettront à ce navire colossal de nous propulser hors de cette planète. Sérieusement, j'ai encore du mal à y croire. C'est de la pure folie !

Je profite de l'attente pour analyser le paysage qui m'entoure. La ville avait autrefois une apparence agréable et accueillante, presque rassurante tant elle était chaleureuse avec ses couleurs chaudes et ses variétés de produits locaux, de bâtiments et de cultures. Aujourd'hui, elle n'est que débris de poussières et routes fissurées. Les arbres ont pris la forme de leur mort comme s'ils s'étaient transformés instantanément au contact de Méduse. La ville a presque été vidée de sa population dès les premières vagues de chaleur, aussi les plus meurtrières. C'était affreux : nos voisins, nos amis, nos camarades de classes, et même les vieilles dames étranges que l'on croisait sous le vieux porche de tante Gigi, presque tous sont morts. Les fous disaient que c'était le destin de l'univers, qu'au fond nous étions destinés à nous éteindre, comme les dinosaures se sont éteints avant nous, et que tous ces morts n'étaient que le fruit d'une sélection naturelle. Mais je ne suis pas d'accord avec eux, certaines espèces comme le crocodile ou certains oiseaux ont réussi à survivre. Et même si beaucoup ont péri et que les conditions de vie sont devenues hostiles, nous avons survécu pour la plupart. Si nous sommes toujours là, c'est que la fin n'est pas encore venue. On peut survivre, j'en suis persuadée.

Mon attention dérive à présent sur les bâtiments. Ils n'ont pas fière allure eux aussi : détruits, en ruines, effacés ou abîmés, leur conception n'a jamais été aussi mal qu'aujourd'hui – et le futur n'allait rien arranger à cela. À cette allure, il n'y aura bientôt plus de faune ni de flore. Les routes poussiéreuses sont traversées de part et d'autre par de longues fissures dans le béton, comme si elles tenaient à marquer une séparation entre notre ancienne vie et celle que nous nous apprêtons à débiter. Et dire que j'y ai passé toute mon enfance...

— Oh non, je n'y crois pas ! je m'écrie soudainement.

— Quoi ? Est-ce qu'ils partent sans nous ? s'agite aussitôt Ruddith, jetant un regard inquiet vers les gardes.

— Mon collier... Non... Je... je l'ai oublié dans ma chambre !  
Je dois y retourner !

Je commence déjà à partir mais une pression me bloque le bras. Je dévisage Parker.

— Dans quelques minutes ce sera à notre tour Tessa, tu ne vas quand même pas faire demi-tour pour un simple collier ?

— Tu ne comprends pas ! Ma mère me l'a offert avant de mourir, c'est le seul souvenir que j'ai gardé d'elle. Je ne peux pas partir sans !

— Mais on va bientôt décoller !

— Je sais, je me dépêche.

Il semble hésiter mais je lui certifie ma décision d'un hochement de tête. Ruddith n'arrête pas de faire des allers-retours entre la foule et moi. Ma maison n'est pas très loin, je serai rapide si je pars maintenant.

— Oui, eh bien, tu as plutôt intérêt à aller vite sinon je t'assure que tu me le paieras, parce que je refuse de partir sans toi ! s'empporte-t-elle, la voix tremblante.

Elle peine difficilement à camoufler ses larmes. Je lui saisis durement les épaules et plante mon regard dans le sien.

— Ruddith, regarde-moi, c'est promis !

La détresse se lit sur mon visage. Mes amis me laissent finalement partir à contrecœur tandis que je me mets à courir le sprint de ma vie en direction de ma maison. En peu de temps, j'atteins de nouveau la ville et m'oriente machinalement dans les rues, évitant de justesse les obstacles qui se dressent sur ma route. *Pourquoi est-ce que personne n'a daigné nettoyer ces fichues rues !* J'accélère le pas et manque de chuter. Ce n'est pas le moment ! Il faut que je me dépêche ! Ma maison, située près d'un fossé, ne se trouve plus très loin. C'est bien moi tout ça, il faut bien sûr que j'oublie

la seule chose qui me tient à cœur dans cette ville, au mauvais moment ! Je suis persuadée que Ruddith et les autres vont essayer de gagner du temps pour me laisser monter, du moins je l'espère...

En tournant dans le coin d'une rue, j'aperçois le fossé qui longe ma maison et entreprends un saut périlleux par-dessus. J'arrive devant la porte, le visage en sueur et les poumons vidés de tout air. Mais pas le temps de faire une pause. Je défonce la porte battante à coups de pied et accours dans ma chambre. Aux grands maux, les grands remèdes !

Je me précipite vers la commode beige dans ma chambre, celle où je range mes bijoux, mais aussi quelques rares photos de mes parents. Le collier que je cherche est un médaillon ovale en argent. Sa valeur à mes yeux compte plus que ma propre vie, d'où la nécessité que je le retrouve. Enfin, si seulement j'arrivais à mettre la main dessus !

— Bon sang, ce n'est vraiment pas le moment de jouer à cache-cache !

Pourquoi est-ce que je ne le trouve pas ? Il est censé être juste là, dans ce tiroir ! *Calme-toi, et réfléchis...* J'ouvre chaque tiroir à plusieurs reprises avant de les laisser claquer sans ménagement. Les larmes me montent aux yeux sans que je ne parvienne à les contrôler. Ça y est, là c'est vraiment la fin.

Alors que je tourne la tête vers ma table de chevet, un scintillement gris retient mon attention à travers le brouillard qui me trouble la vue. Je chasse l'eau salée de mes yeux afin d'y voir plus clair. Mon pendentif ! Je le saisis à toute vitesse, faisant chuter plusieurs objets au passage, et quitte en trombe la maison. Mon passage forcé dans l'entrée me permet de ressortir rapidement. Je redouble d'efforts pour rejoindre le vaisseau à temps. Le paysage défile à toute vitesse si bien que je n'ai pas le temps de repérer les éléments qui m'entourent. Les maisons



cèdent leur place aux bâtiments, puis un chemin de terre à un autre. Enfin, j'arrive sur la place de l'Embarquement.

Voir l'imposante machine grisâtre est la plus belle vision qu'il puisse m'être offert à cet instant. Il ne me reste qu'une vingtaine de mètres à parcourir et je serai en sécurité aux côtés de Ruddith, Shailee et Parker. Je reprends ma course folle et double l'intensité de mes pas pour achever la dernière ligne droite quand un visage apparaît à la porte du vaisseau. Je reconnaîtrais Ruddith entre mille. On dirait qu'elle hurle... mais je ne parviens pas à l'entendre. Oh non, la porte est fermée ! Tout à coup, le vaisseau émet un bourdonnement sourd, si puissant que je dois couvrir mes oreilles pour faire cesser les vibrations. On dirait même que le sol tremble. Quand je manque de chuter en m'avançant, je comprends alors que le sol est réellement en train de bouger.

Ruddith se met tout à coup à tambouriner sur la porte et lance des regards affolés dans ma direction. Je devine la détresse sur son visage, la même que je lisais avant de partir subitement en direction de ma maison pour récupérer le collier appartenant à ma mère. C'est à ce moment-là que je comprends les paroles qu'elle tentait de me faire parvenir. Le vaisseau est sur le point de décoller, et je suis enfermée à l'extérieur. Ils sont sur le point de partir... sans moi...

— Merde... ! Attendez-moi ! je m'écris avec désespoir, comme si quelqu'un pouvait m'entendre.

Ruddith s'acharne à nouveau sur la porte, avec plus d'intensité cette fois. Ses coups semblent marcher, parce que la porte se rouvre brusquement et je me remets à courir de plus belle. Plus qu'une dizaine de mètres ! J'entame une nouvelle série de foulées. Huit mètres ! Soudain, un bruit encore plus assourdissant que le précédent me fait brusquement perdre l'équilibre. Encore sonnée, il me faut plusieurs secondes avant de reprendre tous mes esprits. Les vibrations du vaisseau dégagent

un puissant souffle qui provoque un nuage de poussière jaune autour des ancrages dans le sol, séparés de ce dernier par un grand espace vide. *Oh non. Je n'y arriverai jamais.* Je tends désespérée le bras vers Ruddith, comme s'il lui était possible de le saisir. Elle est trop loin, elle s'en va. Et sans moi.

Je suis condamnée à l'extérieur. Ruddith a beau y faire, la porte se referme sous ses yeux impuissants, et les miens. Ses paroles me reviennent en tête : « Je refuse de partir sans toi ! ». *Je suis tellement désolée... J'aurais dû vous écouter !*

Une dernière tentative. C'est tout ce qu'il me faut pour réussir. Je prends de la vitesse sur les derniers mètres qui me séparent du vaisseau, et me propulse dans les airs. Je vise la rambarde de sécurité, sachant qu'elle est bien trop haute pour que je puisse l'atteindre. Un cri se noie dans ma gorge alors que je sens le métal lisse me glisser sous la main, et mon corps chuter dans le vide. Mon corps entier rebondit en s'écrasant sur le sol, au milieu d'un trou creusé par les rampes du vaisseau. Un hurlement m'échappe. Cette fois, non plus à cause du vide qui m'engloutit, mais suite à la douleur qui gagne à une vitesse saisissante chaque cellule de mon corps. J'ai l'impression d'être passée sous un bus avant que celui-ci ne revienne à la charge, encore et encore.

J'ouvre péniblement les yeux mais je n'entrevois rien d'autre que des points dansant devant mes yeux et une forme grossière se détacher dans le ciel. Les images perçues par mes yeux rétrécissent au même rythme que ma vue. La dernière chose que j'aperçois est le visage de Ruddith perché au-dessus de moi, me laissant seule, ici.

Je suis seule face à mon sort, perdue quelque part sur une Terre brûlée par un soleil ardent, sans personne sur qui compter. Seule. Je suis seule.